

**UNIVERSITE DE BUCAREST
DEPARTEMENT – CHAIRE UNESCO
D’ETUDE DES ECHANGES INTERCULTURELS ET INTERRELIGIEUX
MASTER
„COMMUNICATION ET MANAGEMENT INTERCULTUREL”**

**LA FEMME CHRETIENNE ET SON STATUT SOCIAL
DANS L’ANTIQUITE TARDIVE**

**Auteur:
Diaconu (Lebădă) Ana-Felicia**

**Coordinateur scientifique:
Prof. univ. dr. Sylvie Hauser-Borel**

Bucarest

2008

Table des matières

L'Antiquité tardive. Quelques découpages / 3

Aspects sociaux de l'Église pendant l'Antiquité tardive / 4

Le statut social de la femme chrétienne conformément à la morale chrétienne / 6

Personnifications de la femme chrétienne / 10

Conclusions / 13

Bibliographie / 16

Note concernant l'auteur / 19

L'Antiquité tardive. Quelques découpages

L'intervalle chronologique du III^e au VI^e siècle après J.-C., connu surtout comme l'Antiquité tardive, correspond à une des plus fécondes périodes en ce qui concerne les transformations intervenues au niveau culturel. Considérée longtemps comme une période de décadence, rattachée plutôt au symptôme de l'ignorance et de la barbarie qui ont caractérisé les forces intellectuelles du paganisme à l'époque, elle apparaît dans la lumière de la critique récente comme le passage lent de la culture, voire même de la civilisation antique, vers le monde médiéval, par la progression massive de l'idéologie chrétienne.¹

Une fois l'antithèse dépassée entre la décadence et la transformation, le second problème fondamental qui intervient est celui de la distinction entre les deux mondes : le monde chrétien et le monde païen. Dès le début, il faut préciser que l'opposition entre eux deux a été un concept inconnu au monde occidental, au moins jusqu'à l'humanisme. L'Antiquité tardive a été plutôt une période de « pseudomorphose », c'est-à-dire d'avènement de nouveaux contenus culturels dans les formes traditionnelles ou apparemment traditionnelles. Quelques faits simples viennent soutenir cette théorie.

L'homme de l'Antiquité tardive nous apparaît aujourd'hui intégré dans une société qui n'est ni simple, ni claire, mais pleine de contradictions et d'inquiétudes s'accroissant d'un jour à l'autre. Les siècles de la simplicité noble et de la grandeur muette du monde classique sont loin. De là provient l'obsession, de loin plus visible au niveau de certaines élites, de conserver et sauver l'intégrité d'une culture qui semblait menacée par l'évolution de l'histoire – n'oublions pas qu'après une époque de persécutions, la nouvelle religion est reconnue officiellement par l'Empire -, avec la société qui la soutient, et une telle crainte produit les tensions d'une constante emphase.² La culture choisie a fait partie des caractéristiques et toutefois des traditions aristocratiques, ce qui relève une liaison entre le paganisme et la culture classique qui lui est rattachée. La résistance des sénateurs païens de Rome face à la nouvelle culture, sauf les causes qui découlent de leur abandon par les empereurs, est expliquée par leur dévouement à l'héritage

¹ Claudio Moreschini, Enrico Norelli, *Istoria literaturii creștine vechi grecești și latine*, Ed. Polirom, Iași 2004, II, Tom I, p. 19.

² *Ibidem*, p. 26.

du passé entier de Rome, où la religion païenne était maintenant une des traditions menacées par le christianisme.

Similairement, dans la société grecque, le paganisme maintient un de ses derniers bastions dans les milieux intellectuels, soit qu'il s'agisse des philosophes néo-platoniciens soit des maîtres sophistes, professeurs de rhétorique ou orateurs. Graduellement, même ce milieu réfractaire au christianisme commence à montrer une ouverture vers le message évangélique.³

Pendant les derniers siècles de l'Empire, les Grecs et les Romains ont eu une école commune qui leur a inculqué l'esprit d'un classicisme authentique, dans le sens originel du terme. Il s'y produit une synchronisation des écrivains, attentifs aux ouvrages des uns et des autres, plus que la présumée délimitation entre les païens et les chrétiens permettrait de le concevoir. Devenue plus sensible aux valeurs humaines, l'Église chrétienne avait toléré au début et ensuite accepté entièrement l'éducation et l'enseignement traditionnels. Au IV^e siècle, les grands seigneurs, les professeurs et intellectuels chrétiens sont aussi cultivés que leurs confrères païens. De plus, la formation de base reçue de l'éducation classique se met à rendre service au nouvel idéal religieux et est renouvelée par des transpositions et applications inattendues. La seconde moitié du siècle, « l'âge d'or des Pères de l'Église », relève d'un moment d'équilibre entre l'héritage antique parfaitement assimilé, d'un côté, et une inspiration chrétienne qui atteint son épanouissement, de l'autre côté.⁴

Au plan social, il faut penser à la présence d'une grande masse de conformistes inoffensifs, à l'intérieur des deux cultures, une masse formée de païens sceptiques confrontant leurs traditions et de chrétiens insuffisamment convertis. Il est difficile de reconstruire aujourd'hui la perception et la manière de rapprochement des chrétiens par rapport aux non-chrétiens ; la majorité, tout comme la population du monde antique, ne savait pas comment écrire ou lire, et par conséquent il n'y a pas d'attestations en ce sens de la masse, mais il y a beaucoup d'attestations de gens cultivés, comme Symmaque et Ambroise, par exemple.⁵ Pourtant nous sont restés les ouvrages des apologistes chrétiens⁶ et des Pères de l'Église⁷ qui nous offrent une image

³ Henri-Irénée Marrou, *Biserica în antichitatea târzie 303-604*, Ed. Teora, București 1999, p. 93.

⁴ *Ibidem*, p. 97.

⁵ Bart D. Ehrman, *After The New Testament. A Reader in Early Christianity*, Oxford University Press, Oxford 1999, p. 51.

⁶ Comme Apologeticus de Tertullien, adressé aux magistrats romains.

⁷ Origène, le grand exégète de Césarée, écrit le livre *La prière* à la demande de deux laïcs qui lui avaient soumis leurs difficultés, les objections entendues, qui n'ont rien perdu de leur actualité, pas plus que les réponses fournies par l'auteur. Cf. http://www.migne.fr/PDF/PDF_2.htm

de la manière dont les élites intellectuelles ont commencé à se rattacher au christianisme et à le prêcher devant les communautés.

Aspects sociaux de l'Église pendant l'Antiquité tardive

La vie interne de l'Église pendant les premiers siècles de son histoire n'a pas été toute calme. Au contraire, elle a connu des tensions alimentées par ses plus grands docteurs, les Pères de l'Église, et par les conciles œcuméniques des IV^e et V^e siècles. Ils ont tous répondu aux interrogations majeures posées par la doctrine, en la consolidant finalement.⁸ Cependant, l'Église a développé son organisation et a défini sa discipline intérieure. Il est nécessaire de considérer également la manière dont s'est répandue la foi au-delà du domaine proprement-dit de la religion, car parmi d'autres, la conversion au christianisme fut aussi une nouvelle direction des valeurs sociales. La conversion de la société romaine au christianisme, tel que mentionnée ci-dessus, n'a pas été accompagnée instantanément par un fleurissement général de l'idéal évangélique.⁹ On y remarque une série d'éléments nouveaux dans le tableau social offert par la civilisation du christianisme, éléments qui servent de base aux institutions des siècles futurs.

Loin du paganisme, l'État se rattache l'Église, les empereurs chrétiens faisant un effort considérable pour que l'esprit chrétien se propage dans la structure des institutions et même du monde romain. L'influence chrétienne sur la législation a changé profondément la physionomie du droit romain, fait relevé par des documents constitutionnels qui renvoient au mariage, à l'interdiction du concubinage, relevé par la dureté montrée à l'égard de l'adultère et la facilité de prononcer le divorce. L'Église a fait insérer dans la conscience des gens le mariage comme un acte profondément religieux et divin, en l'élevant au-dessus du domaine juridique et social et en remplaçant la loi naturelle par la loi divine. Pour les Anciens, le mariage n'avait qu'une signification utilitaire, et limitée. Les coutumes permettaient le concubinage; par exemple, le droit d'user et d'abuser des esclaves, qui ne sont pas « des personnes » pour le droit romain.¹⁰ En ce qui concerne les mariages, l'Église n'a pas fait de différences entre les chrétiens qui appartenaient à

⁸ Jean Delumeau, *Des religions et des hommes*, Desclées de Brouwer, Paris 1997, p. 97.

⁹ Henri-Irénée Marrou, *op. cit.*, p. 124.

¹⁰ Denis de Rougemont, *L'amour et l'Occident*, Editions 10/18, Paris 1972, p. 75.

des classes sociales différentes, ce qui était inconcevable pour les religions polythéistes. Le pape Calliste a permis le mariage d'un esclave ou d'un chrétien d'une famille modeste avec une patricienne, transgressant ainsi les coutumes romaines traditionnelles qui ne permettaient pas une telle chose.¹¹

La christianisation des mœurs par une civilisation née et propagée au sein du paganisme n'a pas pu être accomplie facilement. Selon Henri-Irénée Marrou dans son livre sur l'Église pendant l'antiquité chrétienne: « Peu d'élites ont la capacité d'acquiescer la conscience des implications pratiques qui découlent de ce nouvel idéal religieux, pressenti ou adopté ces temps derniers ». ¹² D'où l'inconstance des empereurs chrétiens en matière législative par rapport à l'abandon des enfants nouveau-nés (malgré la condamnation de l'infanticide) et les luttes des gladiateurs, deux coutumes caractéristiques de la société païenne.

La religion chrétienne a amené une nouvelle vision de l'homme dans le sens qu'un sentiment de solidarité et responsabilité est né pour ses semblables, quelque misérable que soit leur condition : pauvres, sans abri, vagabonds ou nomades, malades, aliénés. Le monde païen n'avait pas connu cet élément religieux sur l'être humain considéré comme valeur absolue, sujet de l'amour de Dieu. « La miséricorde, reconnue comme une des obligations essentielles du christianisme, acquiert les dimensions d'un service public, tenant compte de l'immense fortune de l'aristocratie d'où on recrute maintenant une partie de l'élite chrétienne. À la mort de sa femme Pauline, le sénateur Pammaque, un des amis de Saint Jérôme, a fait se rassembler tous les pauvres de Rome à un festin dans la basilique de Saint-Pierre de Vatican, et la foule remplissait l'immense basilique, se dispersant jusqu'à l'atrium et dans la place (379)... Le même Pammaque fonde un hospice dans le port de Rome, près d'Ostie, où débarquaient les pèlerins et les nomades. Une autre grande matrone romaine du milieu ascétique animé par Jérôme, fait bâtir le premier hôpital de Rome destiné aux malades. » ¹³

Au IV^e siècle, le monachisme connaît un formidable essor. Le phénomène lui-même n'est pas fortuit si on considère son fond historique, social et économique : entre 250 (lorsque Paul de Thèbes se réfugie dans le désert égyptien) et 365 (lorsque Basile a fondé les premiers établissements de Cappadoce), dans la structure de la société antique s'est produit un grand changement, préfigurant les réalités du Moyen Âge byzantin et romano-barbare. La fuite de la ville et la survie dans le désert, (on sait que les deux milieux du monde romain où le monachisme

¹¹ Marius Țepelea, *Aspecte ale vieții sociale în Biserica primară*, Ed. Emia, Deva 2004, p. 133.

¹² Henri-Irénée Marrou, *op. cit.*, p. 119.

¹³ *Ibidem*, pp. 125-126.

s'est développé rapidement furent la Syrie et l'Égypte), ont été une forme de protestation sociale contre la crise sévère des III^e et IV^e siècles subie par le monde gréco-romain. Loin d'être motivé exclusivement par des raisons d'ordre spirituel, le refuge dans le désert représentait « un mirage non seulement pour les classes les plus basses de la population, mais aussi pour ceux qui, à l'intérieur de la société, pouvaient (et devaient) assumer des responsabilités administratives »¹⁴.

Le phénomène est important autant pour ceux qui choisissent la manifestation du dévouement pour la nouvelle foi de cette manière que par les effets qu'elle produit. Lorsqu'un chrétien vit dans le monde laïc, il aspire à mener une vie religieuse plus intense, et naturellement il dresse son attention vers les moines pour y trouver la manière de vivre qu'il essaiera d'imiter, en gardant les proportions. Au IV^e siècle, il y avait aussi beaucoup de femmes qui désiraient poursuivre l'idéal ascétique, surtout parce qu'elles disposaient d'une liberté qui, à l'intérieur de leur société, était gérée par le rang noble et par une condition matérielle prospère.¹⁵ L'Église s'est affirmée ainsi comme une organisation concurrente de l'État, capable d'en attirer graduellement les personnes éduquées et influentes, notamment parce qu'elle faisait apparaître la possibilité d'une vie différente de celle vécue jusqu'alors. Juxtaposant au monde profane « la cité de Dieu », le christianisme a créé une nouvelle façon de vivre où la nouvelle réalité sociale, représentée par les basiliques, les couvents, les initiatives des évêques, semblait plus familière que les institutions traditionnelles romaines.

Le statut social de la femme chrétienne conformément à la morale chrétienne

Sans tenir compte de l'époque et de la mentalité, la femme a représenté une partie importante de la collectivité humaine par la manière dont elle a assumé son rôle de soutenir de l'ombre la vaillance masculine et de l'auréoler par son admiration et respect, étant parfois tentée de l'imiter aussi.

J. Réville, dans son ouvrage dédié à la religion sous les Sévères¹⁶, présente une caractérisation intéressante de la femme romaine du III^e siècle après J.-C.: « Le III^e siècle après

¹⁴ Claudio Moreschini, Enrico Norelli, *op. cit.*, p. 77.

¹⁵ *Ibidem*, p. 345.

¹⁶ J. Réville, *La religion à Rome sous les Sévères*, Paris, Leroux, 1885.

J.-C. se caractérise avant tout dans le monde antique comme un siècle de la femme païenne, intelligente, consciente de sa propre valeur, préoccupée par les affaires publiques, intéressée aux problèmes culturels, à s'instruire dans tous les domaines, montrant une immense piété vers une religion en pleine progression, toujours entourée par des adorateurs et gens cultivés. Les impératrices syriennes apparaissent comme des nouvelles typologies, empruntant comme trait spécifique quelque chose de la femme romaine et de la femme chrétienne et également comme une personification du syncrétisme moral et religieux de leur époque. Énergiques tout comme les Romaines d'antan, cultivées et spirituelles comme les hétaires grecques, gracieuses et attractives comme des orientales, désirant des plaisirs, prêtes à agir comme les hommes, elles étaient encore imprégnées de l'esprit païen, mais proches du christianisme»¹⁷.

Au début du V^e siècle après J.-C., le poète Prudence (Aurelius Prudentius Clemens) fut l'auteur d'un hymne dédié à la vierge chrétienne martyre Eulalie, ainsi que du poème « Psychomachia », un tableau allégorique de la lutte entre les vices et les vertus dans la perspective de la morale chrétienne. Les principaux vices féminins incriminés par l'idéologie chrétienne étaient Luxuria (la sensualité) et Libido (la débauche) au-dessus desquels triomphait victorieuse Pudicitia (la chasteté), ayant comme alliées Patientia (la patience, l'abstinence), Humilitas (l'humilité, la piété), et Spes (l'espoir en Dieu).¹⁸

La façon dont la femme était perçue dans le paganisme et dans le christianisme était complètement différente. Le christianisme était plus austère à l'égard de la conception païenne sur la femme, et en opposition avec l'immoralité du paganisme il imposera une conduite morale sévère. Dans l'antiquité chrétienne, la femme s'est imposée par sa délicatesse et sa beauté morale, et des modèles féminins ont été créés comme la Vierge Marie, qui reste le modèle par excellence digne d'être poursuivi par les femmes. Aussi peut-on considérer des modèles martyres comme Perpetua et Felicitas¹⁹, Blandine, Dionysie et autres.²⁰

Le courage et l'héroïsme de certaines martyres, en général des vertus spécifiques aux hommes, ont tellement impressionné les persécuteurs que certains d'eux se sont convertis au christianisme ou, honteux, ils ont changé d'avis sur les chrétiens. Un des cas les plus célèbres est celui de la martyre Blandine, au temps de la persécution de Lugdunum (177): « Dès lors les saints martyrs eurent à subir des tortures indescriptibles; Satan s'acharnait sur eux, afin de leur arracher

¹⁷ J. Réville, *op. cit.*, p. 192.

¹⁸ Mihaela Paraschiv, *Femeia în Roma antică*, Ed. Junimea, Iași 2003, p. 200.

¹⁹ Une description détaillée de leur martyr on trouve dans Bart D. Ehrman, *op. cit.*, pp. 42-49.

²⁰ Marius Țepelea, *op. cit.*, p. 144.

une parole blasphématoire. La fureur du peuple, du gouvernement, des soldats s'exerça avec une violence particulière contre Sanctus, le diacre de Vienne; contre Maturus, récemment baptisé, mais généreux athlète; contre Attale, originaire de Pergame, qui avait toujours été la colonne et l'appui des chrétiens d'ici; enfin contre Blandine. En Blandine, le Christ donna cet enseignement: ce qui est aux yeux des hommes est méprisable, vil et laid, Dieu peut le juger digne d'une grande gloire, à cause de l'amour qu'on lui porte, l'amour qui s'exprime dans les actes et ne se satisfait pas de vaines apparences. Nous avons tous peur pour Blandine. Sa maîtresse selon la chair, qui faisait partie du groupe des martyrs, une athlète de la foi, redoutait que la jeune fille ne pût même pas affirmer franchement sa profession de chrétienne, tellement elle était chétive. Mais Blandine se trouva remplie d'une telle force qu'elle finit par épuiser et lasser les bourreaux. Ceux-ci se relayaient du matin jusqu'au soir pour la torturer par tous les moyens: ils durent s'avouer vaincus et à bout de ressources. Ils s'étonnaient qu'elle respire encore, avec le corps déchiré et meurtri. Ils avouaient qu'une seule de leurs tortures suffisait pour enlever la vie; à plus forte raison ces tortures-là, et en si grand nombre. Au contraire, la bienheureuse rajeunissait comme un vaillant athlète, au cours de la confession de sa foi. Il lui suffisait de répéter: « Je suis chrétienne et chez nous il ne se fait point de mal », et elle reprenait des forces, se reposait et devenait insensible aux tortures.²¹

Devenue l'égale de l'homme à cause du fait que dans la pensée chrétienne l'homme et la femme sont également appelés à la rédemption, à l'obtention des vertus, elle gagne un plus de dignité par rapport à la femme païenne. La philosophie grecque antique avait établi quelques rapports entre l'homme et la femme, mais aussi des attributions. L'homme était conçu comme un homme d'action, revendiquant en totalité l'espace public et les valeurs culturelles²², pendant que la femme, expression de la délicatesse, avait comme espace d'affirmation l'espace familial. Les femmes mènent une vie retirée entre les murs de la maison, ayant une position bien déterminée, même dans cette ambiance domestique. Les responsabilités résidaient dans l'éducation des enfants et le ménage. Dans le monde romain nous la trouvons dans une infériorité juridique, ayant seulement des droits civils, son statut familial imposant un permanent exercice de tutelle.²³

Clément d'Alexandrie (150-215) affirme clairement l'égalité entre l'homme et la femme: « La nature (humaine – n.n.) est identique en chaque individu et est capable d'une même vertu.

²¹ Traduction en français de A.-G. Hamman, *Les premiers martyrs de l'Eglise*, collection « Les Pères dans la foi », No 12, Paris 1979, p. 49.

²² James Redfield, « Omul și viața domestică », dans *Omul grec*, coord. J. P. Vernant, Ed. Polirom, București 2001, p. 171.

²³ Mihaela Paraschiv, *op. cit.*, p. 64.

Sous l'aspect humain, la femme et l'homme possèdent une nature et des vertus pareilles. Si on dit que la prudence, la justice et autant d'autres sont des vertus masculines, on en peut conclure que l'homme est vertueux et la femme est imprudente et injuste, ce qui n'est pas vrai. La femme, de même que l'homme, doit cultiver la prudence et la justice et toutes les autres vertus, qu'elle soit libre ou esclave, car une seule et même vertu appartient à une nature identique».²⁴

Les principes concernant la dignité et la conduite de la femme, énoncés par les Pères apostoliques et apologistes, ont été appliqués dans les grands centres chrétiens: Rome, Carthage, Corinthe, Smyrne et Ephèse. Saint Hippolyte de Rome (moitié III^e siècle) affirme qu'une femme doit posséder la grâce de Susanne qui était belle non par son maquillage, mais par la beauté de sa foi. Saint Cyprien de Carthage (moitié III^e siècle) conseille aux femmes de mener une vie semblable à celle des matrones romaines, en envisageant les passions de Christ et non pas les tentations du diable. Les femmes peuvent mener une vie sainte à l'aide de l'Église, surtout par la croyance, l'amour et la pitié. Origène considère qu'une femme chrétienne doit avoir la fidélité conjugale de Sara, la femme d'Abraham, et des femmes des patriarches. Selon lui, chaque patriarche avait prié devant Dieu pour rencontrer une femme dévouée et fidèle, et alors Dieu a fait régler cette affaire, à cause de la beauté de la vie des futures femmes.²⁵

Les valeurs de la morale évangélique – la miséricorde et la charité, l'amour pour les misérables – se retrouvent dans le comportement des femmes chrétiennes qui aident les pauvres et élèvent les enfants abandonnés, sous l'assistance des diocèses. L'ancienne femme païenne s'était transformée au moment de son baptême en une femme nouvelle, vêtue de l'habit de l'amour et de la compassion.

Bon nombre d'entre elles dédiaient leur vie à Dieu, en prenant le voile et fondant même des couvents. De cette catégorie fait partie Pauline, la veuve riche d'un sénateur romain qui, en accompagnant Jérôme à Jérusalem avec sa fille, a fait bâtir un couvent pour femmes.

La pédagogie chrétienne et les principes évangéliques ont donné une place nouvelle à la femme par rapport à l'homme, dans la famille, la communauté chrétienne, et dans la société. Le jeûne, l'habillement modeste et les vertus signifiaient, pour la femme chrétienne, renoncer aux anciennes mœurs, la beauté de l'âme prenant maintenant la première place.

²⁴ Marius Tepelea, *op. cit.*, p. 151.

²⁵ *Ibidem*, p. 154.

Personnifications de la femme chrétienne

À l'époque impériale à Rome s'est créé un climat favorable à la progression du christianisme, religion qui exercera une séduction définitive sur beaucoup de Romains, autant par son monothéisme que par ses principes éthiques et sotériologiques.

Conformément aux mentions des auteurs romains, la conversion à la nouvelle religion a attiré non seulement la plèbe, mais aussi les représentants des classes dominantes, des hommes politiques, orateurs, philosophes. De nombreuses femmes nobles, soupçonnées d'avoir adhéré à cette « religion étrangère et périlleuse », ont été exilées, selon les informations de Tacite (*Annales*, XII, 32)²⁶. Parmi celles-ci, l'historien rappelle le nom de Pomponia Graecina, la femme du consul Aulus Plautius, le vainqueur des britanniques, le nom de Flavia Domitilla, exilée sur l'île de Pandatarie, et de sa nièce homonyme, exilée sur l'île de Pontia. Tenant compte aussi des tombes de certaines Priscille ou Lucie, on peut conclure que plusieurs femmes nobles, dès le 1^{er} siècle après J.-C., ont fait augmenter le nombre des Romains embrassant le christianisme.²⁷ Dans les premiers siècles chrétiens, l'Église était peu manifeste dans la vie des villes, elle agissait avec discrétion et efficacité (à cause des nombreuses persécutions), recommandant des remèdes pour les péchés qui dégradaient la civilisation romaine. Au nom du nouvel idéal chrétien seront réhabilitées les vieilles vertus romaines, compromises ou perdues : la dignité de l'individu, l'unité de la famille, le courage civique.

Le milieu aristocratique est atteint et bouleversé par la nouvelle religion, par exemple la famille noble des Caieonii Albinii, à laquelle appartenaient ou étaient affiliées les saintes femmes dirigées par Saint Jérôme ou son ami Rufin. Parmi elles: Sainte Marcelle, Sainte Pauline, Saintes Mélanie l'Ancienne et Mélanie la Jeune. Les hommes restent, en général, païens: ainsi, l'oncle des deux sœurs converties (Marcelle et sa sœur Aselle) épouse une prêtresse d'une déesse romaine. N'étant pas chrétiens, ils pouvaient d'autant moins apprécier l'ascèse soutenue alors par la nouvelle religion. En tout cas, le christianisme s'était propagé dans leurs maisons luxueuses; leurs épouses ou les femmes aristocratiques étaient généralement chrétiennes et poursuivaient fidèlement la façon de vivre ascétique. Jérôme fut le prédicateur et le maître spirituel de plusieurs de ces femmes aristocrates, auxquelles il envoie des lettres, leur recommande ne pas abandonner

²⁶ Mihaela Paraschiv, *op. cit.*, p. 198.

²⁷ *Ibidem*.

la pratique du perfectionnement de la foi dont la partie essentielle est constituée par l'ascèse et particulièrement par la pureté²⁸.

Abel-François de Villemain nous donne, dans ses *Mélanges historiques et littéraires*, quelques-unes des raisons pour lesquelles les hommes, en général, restaient plus fidèles à la religion et à la culture traditionnelles: « La fondation de Constantinople, cette grande époque du christianisme, avait laissé dans le peuple et dans le sénat un sentiment de regret et de jalousie. Constantin avait endurci dans leurs erreurs ceux qu'il voulait punir; et le sénat de Rome, humilié de n'être plus l'unique sénat de l'empire, marquait du moins son dépit, et sa rivalité, par son obstination dans le culte des faux dieux. C'était là que c'était réfugié l'orgueil de l'ancienne métropole du monde. Symmaque, au premier rang des sénateurs de Rome, se trouvait engagé dans la défense du polythéisme, par cet intérêt commun et cet amour-propre d'une grand assemblée, si puissant sur l'esprit de ceux même qui la dominent. Du reste, on ne trouve dans ses écrits nulle expression de haine contre le christianisme. Comme Pline le Jeune, il va même jusqu'à louer la vertu des chrétiens». ²⁹

Pourtant, le sénateur Pammaque, un des cousins de Marcelle et de sa sœur, deviendra chrétien et même moine.³⁰ Les hommes de la génération suivante acceptent d'épouser des chrétiennes, par lesquelles la nouvelle religion s'acclimate rapidement, de telle façon qu'au début des années 400 elle devient de plus en plus répandue même si les vieillards et les chefs de famille maintiennent encore la tradition ancestrale pour un temps. Tous les autres autour d'eux, la famille, les alliés, les amis sont déjà chrétiens et ainsi ils arrivent à demander le baptême, parfois même à l'article de la mort.

Un prototype de la femme chrétienne, mère dévouée à sa famille et également dévouée à Christ, peut être Monique³¹, mère d'Augustin, à laquelle cet apologiste célèbre de la nouvelle religion rend hommage dans son ouvrage autobiographique, les *Confessions* (IX, 17-19): « Éduquée en prudence et abstinence, elle était, mon Seigneur, au service de tes serviteurs.

²⁸ Claudio Moreschini, Enrico Norelli, *op. cit.*, p. 325.

²⁹ Abel-François de Villemain, *Mélanges historiques et littéraires*, (Chapitre: « De Symmaque et de Saint Ambroise ») 1830, pp. 413-414. (Sur <http://books.google.ro/books?id=BaItAAAAMAAJ...>)

³⁰ Henri-Irénée Marrou, *op. cit.*, p. 92.

³¹ Monique avait épousé Patrice, décrit comme soit païen soit chrétien sans importance, mais certainement ayant un tempérament débauché et violent. Elle avait manifesté assez tôt sa tendance à boire de l'alcool, fait qu'elle a réussi à réprimer. Ayant de la patience, elle a réussi à s'imposer devant sa belle-mère avec laquelle elle habitait, mais aussi devant son époux qui s'était converti au christianisme avant de mourir (370). Mère de trois enfants, elle est devenue très connue et ensuite un modèle pour toutes les mères chrétiennes, grâce à sa compréhension pour Augustin, au temps de la période troublée de sa vie, à la fin de laquelle il s'est converti. La majorité des informations sur elle provient des *Confessions* d'Augustin (Livre IX). David Hugh Farmer, *Oxford. Dicționar al Sfinților*, Universul Enciclopedic, București 1999, pp. 376-377.

Quiconque l'avait connue, elle te prônait, t'adorait, te glorifiait, parce qu'elle sentait ta présence dans son cœur. Car elle a été la femme d'un seul homme, elle a accordé son respect à ses parents, elle a surveillé pieusement sa maison, elle a fait des charités. Elle a éduqué ses fils, les faisant naître autant de fois qu'elle sentait qu'ils s'éloignaient de toi. Ensuite, Seigneur, parce qu'il nous est permis de nous nommer tes serviteurs, elle a pris soin de nous avant de s'endormir, de nous tous qui, par le baptême, vivons par l'esprit de tes préceptes, comme si elle nous avait tous fait naître, et aussi elle nous a rendu service comme si elle était née pour nous tous »³².

Jérôme aussi a laissé à la postérité l'éloge de la matrone romaine chrétienne Pauline. Mariée à un descendant de la *gens* Julia, elle a été la mère de cinq enfants; recevant le baptême, elle est devenue une chrétienne fervente et a utilisé sa fortune pour aider les pauvres. Elle avait une conduite si humble, dit Jérôme, que personne n'aurait cru qu'elle était matrone de rang illustre. Veuve, elle est partie en Palestine et a fait bâtir à Jérusalem, sur la grotte de Jésus, un couvent, où elle était la supérieure. En cette qualité, elle a manifesté douceur mais aussi fermeté devant les jeunes sœurs, en essayant de les tenir loin des errances spécifiques de l'âge.

La littérature hagiographique de cette période présente les femmes, dont plusieurs allaient devenir de futures saintes, comme des professeurs ayant autorité dans des questions de théologie, de morale ou d'instruction, en général. Mélanie l'Ancienne, amie de Rufin; sa nièce Mélanie la Jeune; le cercle de la matrone romaine Marcella, bien connu par Jérôme, ainsi que les championnes aimées, Pauline et sa fille Eustochium; Nonna et Gorgone, mère et sœur de Grégoire de Nazianze; Olympias, amie de Jean Chrysostome : toutes sont présentées dans ces sources comme des guides distingués de la religion, mais aussi comme des érudites. Malheureusement, en dehors des descriptions offertes par une série de théologiens dans leurs ouvrages, rien des enseignements où des œuvres écrites de ces femmes ne nous a été transmis.³³ Nous avons en fait même la preuve que les femmes aristocrates bénéficiaient d'une éducation similaire classique, tout comme les hommes. Celles qui manquaient de moyens pouvaient également atteindre un degré élevé d'éducation, en particulier dans l'étude de la Bible et de la littérature chrétienne, dans les couvents où ces connaissances formaient une grande partie de leur formation religieuse.³⁴

³² Mihaela Paraschiv, *op. cit.*, p. 199.

³³ Susan Ashbrook Harvey, "Women and words: texts by and about women", in Frances Young, Lewis Ayres, Andrew Louth, *The Cambridge History of Early Christian Literature*, Cambridge University Press, 2004, p. 386.

³⁴ *Ibidem*, p. 387.

Dans la même mesure, il ne faut pas oublier que la plupart des Pères de l'Église ont découvert la religion dès leur enfance, soit que la famille fût convertie totalement ou leur mère seulement. Le rôle accompli par ces chrétiennes ferventes dans la formation et l'évolution spirituelle de chacun d'eux a été souvent considérable. Sainte Monique a déjà été évoquée, mais il y a beaucoup d'autres exemples: la mère de Saint Ambroise, Émilie³⁵ - la mère de Basile et Grégoire de Nysse – qui avait pris soin de sa famille après la mort de son époux, se dédiant ensuite à l'ascèse, la charité et la protection des pauvres ; la mère de Saint Jean Chrysostome, Anthousa. Veuve à vingt ans – fait qui avait ébloui et réveillé l'admiration d'un païen comme Libanius³⁶ - elle a tout sacrifié pour se dédier exclusivement à l'éducation de son fils³⁷. Sainte Macrine, la sœur aînée de Saint Basile, s'est dévouée elle aussi à l'éducation de son frère cadet, Grégoire de Nysse: restée vierge, elle a trouvé sa fin dans un couvent où elle s'est vouée à l'éducation des moniales, la plupart d'anciennes esclaves libérées. Elle a représenté un exemple remarquable de la manière dont une femme d'une famille noble a contribué toute seule aux réalisations de l'Église chrétienne en Cappadoce du IV^e siècle.³⁸

Conclusions

Le profil de la femme chrétienne tel qu'il est tracé par rapport à la morale chrétienne est sensiblement supérieur au profil de la femme païenne. En gagnant de la dignité, elle a un rôle actif dans la communauté et laisse voir ses vertus en action lorsqu'elle manifeste la foi, dans le cas des martyres, comme mère ou sœur éduquant ses enfants ou frères dans l'esprit des valeurs morales chrétiennes, ou encore dévouée à l'ascèse et pratiquant les enseignements évangéliques. En même temps, on ne peut pas nier le fait que si « les pères apostoliques ont loué la chasteté de la femme chrétienne, sa piété et son amour, les apologistes sont arrivés à l'inévitable polémique entre la femme chrétienne, chaste, sérieuse, pieuse et travailleuse et la femme païenne, vue bien

³⁵ Claudio Moreschini, Enrico Norelli, *op. cit.*, p. 100.

³⁶ Libanius a été un des plus renommés maîtres de rhétorique (autrement dit de la culture classique) qui a vécu et enseigné pour quarante ans en Antioche. Un de ces disciples a été Saint Jean Chrysostome qui a bénéficié ainsi d'une éducation rhétorique (classique).

³⁷ Henri-Irénée Marrou, *op. cit.*, p. 99.

³⁸ David Hugh Farmer, *op. cit.*, p. 342.

des fois arbitrairement comme débauchée, déchue, rapace, aimant le luxe et les plaisirs et paresseuse »³⁹. Il y a une certaine antithèse entre la femme descendante de la Vierge Marie (adorée comme Mère pure de Dieu) et la femme descendante d'Ève, la projection du péché originel, fait prouvé dans l'idéologie médiévale tardive de l'Occident par la continuation de la méfiance à l'égard de la femme.⁴⁰ Une attitude ambivalente similaire à l'égard de la femme se rencontre aussi dans la société patriarcale de Byzance, où le rôle primaire de la femme découle de sa mission maternelle, sans qu'elle enlève le soupçon de potentiel objet de tentation.⁴¹

Tel qu'énoncé au début de cette démarche et remarqué en étudiant la littérature chrétienne des premiers siècles, les femmes sont mentionnées de manière interrompue. Celles qui sont situées dans la hiérarchie de la société nous apparaissent plus distinctement, grâce au rôle qu'elles ont pu jouer dans la formation et le soutien des théologiens, grâce à leur condition matérielle. Par conséquent, nous partageons l'opinion de Susana Ashbrook Harvey qui apprécie qu'elles ne représentent que la cime de l'iceberg.⁴² Le silence des sources à l'égard du monde chrétien, en bonne partie représentée par les femmes, nous oblige à nous limiter en particulier à celles de la première catégorie. Malgré cela, il y a des chercheurs, comme Janine Hourcade, qui ont fait déjà un résumé des principales fonctions que remplissaient les femmes dans l'Église des premiers siècles: « a) Tout ce qui concerne l'instruction religieuse, en dehors de l'enseignement officiel à l'église.b) L'ensemble des fonctions relatives au culte.c) L'assistance des femmes malades.d) La prière liturgique: les veuves, disait-on, sont l'autel, c'est-à-dire que dans la symbolique de l'assemblée elles représentent les prières »⁴³.

Dans cette période, caractérisée par un syncrétisme politico-religieux, s'est produit aussi un renversement de valeurs et une intégration à la nouvelle culture. « L'érotisme antique saura se reconverter dans la chasteté chrétienne. »⁴⁴ L'Évangile valorise les valeurs féminines par l'importance du rôle des femmes dans les événements de la croix et de la résurrection (mettant en évidence à cette occasion le rôle de la femme dans la germination et la transmission de la foi). Des femmes célibataires ou sans enfants, autrefois négligées, feront leur entrée dans l'histoire. Les vierges ou veuves seront montrées en exemple. L'eucharistie, largement ouverte aux femmes (parce qu'elle exalte un amour sororal), « explique peut-être que la religion chrétienne ait

³⁹ Marius Țepelea, *op. cit.*, p. 154.

⁴⁰ Mihaela Paraschiv, *op. cit.*, p. 200.

⁴¹ Alice-Mary Talbot, „Femeia bizantină”, dans *Omul bizantin*, coordonateur Guglielmo Cavallo, Ed. Polirom, Iași 2000, p. 139.

⁴² Frances Young, Lewis Ayres, Andrew Louth, *op. cit.*, p. 387.

⁴³ Janine Hourcade, *Des femmes prêtres*, Mame, 1993, pp. 154-155.

⁴⁴ Odon Vallet, *Femmes et religions. Déesses ou servantes de Dieu?*, Gallimard 1994, p. 42.

supplanté le culte rival de Mithra qui privilégiait les hommes »⁴⁵ et marque une nouvelle forme de la liberté féminine, en fait une alternative au monde profane traditionnelle jusqu' à ce moment là. De même il ne faut pas négliger le fait que la Vierge Marie, le modèle par excellence de la femme chrétienne⁴⁶, reprend les multiples fonctions productrices et protectrices des vieilles divinités de la nature.

Pour conclure: Les nouvelles valeurs chrétiennes entrent en contact avec un monde gréco-romain qui subit une profonde crise interne, ce qui permet aux femmes de devenir la personnification du syncrétisme moral et religieux de leur époque. Les liaisons avec la culture antique antérieure ou, mieux dit, la « pseudomorphose » culturelle rappelée au début de notre considération, se manifestent, dans le cas des femmes de l'antiquité tardive, dans leur éducation classique - tout comme les hommes – et aussi dans leur condition aristocratique, similairement au classicisme païen.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 47.

⁴⁶ Même si aujourd'hui beaucoup contestent le fait qu'elle serve, dans le christianisme, de modèle aux femmes chrétiennes. Cf. Janine Hourcade, *op. cit.*, p. 77.

Bibliographie

Cavallor, Guglielmo, *Omul bizantin*, Ed. Polirom, Iași 2000.

Delumeau, Jean, *Des religions et des hommes*, Desclées de Brouwer, Paris 1997.

de Rougemont, Denis, *L'amour et l'Occident*, Editions 10/18, Paris 1972.

de Villemain, Abel-François, *Mélanges historiques et littéraires*, 1830. (sur <http://books.google.ro/books?id=BaItAAAAMAAJ...>).

Ehrman, Bart D., *After The New Testament. A Reader in Early Christianity*, Oxford University Press, Oxford 1999.

Farmer, David Hugh, *Oxford Dicționar al Sfinților*, Universul Enciclopedic, București 1999.

Hamman, A. G., *Les premiers martyrs de l'Eglise*, Desclée de Brouwer, 1979.

Hourcade, Janine, *Des femmes prêtres*, Mame, 1993.

Marrou, Henri-Irénée, *Biserica în antichitatea târzie 303-604*, Ed. Teora, București 1999.

Moreschini, Claudio, Norelli, Enrico, *Istoria literaturii creștine vechi grecești și latine*, Ed. Polirom, Iași 2004.

Paraschiv, Mihaela, *Femeia în Roma antică*, Ed. Junimea, Iași 2003.

Réville, J., *La religion à Rome sous les Sévères*, Paris, Leroux, 1885.

Tepelea, Marius, *Aspecte ale vieții sociale în Biserica primară*, Ed. Emia, Deva 2004.

Vallet, Odon, *Femmes et religions. Déesses ou servantes de Dieu?*, Gallimard, 1994.

Vernant, J. P., *Omni grec*, Ed. Polirom, București 2001.

Young, Frances, Ayres Lewis, Louth Andrew, *The Cambridge History of Early Christian Literature*, Cambridge University Press, 2004.

Note concernant l'auteur

Felicia Diaconu a terminé la Faculté d'Archivistique de Bucarest, spécialité archivistique-histoire, et est actuellement maître de conférence dans cette institution d'enseignement où elle donne des cours de sciences auxiliaires de l'histoire et aussi d'archivistique contemporaine; elle a obtenu le titre de docteur en sciences humanistes (2007), spécialité histoire, à l'Université Babeș-Bolyai, Cluj Napoca, avec une thèse sur *Le symbole héraldique dans la société roumaine d'après la révolution de 1989*, une recherche empirique consacrée au passage du système symbolique communiste à l'héraldique roumaine actuelle, fondée sur la tradition autochtone. Elle est expert héraldique, membre de sociétés ou instituts roumains de spécialité (Commission Nationale d'héraldique, sigillographie et généalogie – Académie Roumaine; Institut National Roumain de Généalogie et Héraldique „Sever Zotta” – Iasi; Secrétaire générale de la Société Roumaine de vexillologie). Son intérêt pour les études de l'interculturel vient de la conviction que dans le monde actuel il est impossible de réussir à comprendre l'Autre (au niveau personnel ou institutionnel) sans avoir une éducation plus précise dans cet esprit. Sa recherche sur la femme dans l'Antiquité tardive a été motivée par un intérêt particulier pour la transformation du rôle et du statut de la femme dans une société dominée par les hommes au moment où le christianisme (avec ses nouvelles contributions morales, sociales etc.) est entré en contact avec les cultures traditionnelles. Elle s'est demandé lesquelles de ces transformations ont marqué suffisamment la société de leur temps pour être considérées comme des racines culturelles de notre temps. Finalement, son intention a été de souligner le rôle de quelques femmes, plus ou moins connues aujourd'hui par le grand public, dans la formation spirituelle des hommes célèbres dans la société étudiée, en marquant ainsi leur parcours culturel.